

Quatre découvertes spéléologiques

Par M. CH. DOMONT

Quatre !... En vérité, l'année 1957 fut, pour nous, une « grande année ». Il n'y a pas encore fort longtemps, il semblait bien que « tout avait été fait » dans notre secteur d'activité, et qu'il n'y avait plus rien à espérer, dans le domaine « caverneux » de notre région, qui ne nous soit donné par le hasard même, dont les manifestations sont, comme l'on sait, essentiellement fantaisistes.

Mais à l'adversité, l'équipe opposait la persévérance... Et nous avons « gagné » successivement le ruisseau du Capucin, le puits II de Cartayrou, les grandes coulées supérieures de Malpéric, la salle du lac de la Dame Blanche, sans parler de maintes autres découvertes mineures, et, par personnes interposées (plongeurs professionnels) la galerie prolongée de Saint-Géry.

Cet été dernier, ce sont donc quatre découvertes toutes neuves qui sont venues récompenser nos efforts... et nous poser de nouveaux problèmes, que nous devons résoudre à leur tour.

1° *LE RUISSEAU SOUTERRAIN DE LAVAYSSIÈRE.*

Voici donc, par ordre chronologique :

Dans le Lot, tout près de Beauregard, une igue fort étroite, à l'ouverture accidentelle et toute récente dans un champ, a donné accès à deux d'entre nous, par une série de puits et de fissures propres à décourager tout spéléologue d'appréciable corpulence, à un ruisselet inconnu, à 14 m. de profondeur. Galerie difficile et très pénible à parcourir. Nombreuses étroitures. Des concrétions obstruantes brisées au marteau en deux endroits ont permis une nouvelle progression dans l'un et l'autre sens. Aux deux extrémités atteintes, l'abaissement de la voûte en laminoir (amont) et l'épaisseur

ble, joli concrétionnement. Dans le lit du ruisseau (très faible débit), formé de sable et de gravier, quelques ossements noircis (non fossiles) de moutons et de porcs. Pas d'argile à l'étage actif.

Longueur totale : 350 m. pour le ruisseau, et 40 m. pour le niveau supérieur, où plusieurs cheminées, très proches de la surface du sol, vont s'ouvrir à leur tour quelque jour, à l'exemple de celle qui nous a donné passage. Notre exploration, qui a eu lieu à deux reprises, en juillet et en octobre, a eu un résultat immédiatement pratique ; le propriétaire du terrain a l'intention de procéder à un captage d'eau pour son exploitation agricole, chose aisément réalisable en raison de la faible profondeur de l'igue, et de la facilité (après franchissement de l'étréouire initiale, tout de même !) d'ériger un barrage entre les parois très rapprochées.

2° LA DAME BLANCHE.

Nous nous étions fixé un programme important pour la continuation de cette exploration, et de puissants moyens furent mis en œuvre, après une longue préparation. L'épuisement du bassin siphonnant étant d'une primordiale nécessité, nous avons eu recours une première fois, si vous vous en souvenez, au moyen de seaux à la chaîne, système d'un autre âge, mais qui se révéla efficace. L'année suivante, nous avons installé une pompe à bras, ni plus ni moins efficace, mais certainement plus fatiguée à manœuvrer. Cette année, ce fut une pompe électrique, une pompe d'un demi-cheval, qui tourna vaillamment, sans arrêt et sans anicroche, pendant trois jours et quatre nuits.

La pompe était alimentée par une ligne de 220 V. prenant le courant au Tunnel de Bône. 1.000 m. de fil aérien dans la partie à l'air libre, et 400 m. de câble sous gaine de caoutchouc dans la partie souterraine. Tous ceux qui connaissent les escarpements de Bône, où la dénivellation, à travers rochers, bois et broussailles, atteint 80 mètres, comprendront aisément que le grand sport commença par l'installation de ladite ligne électrique.

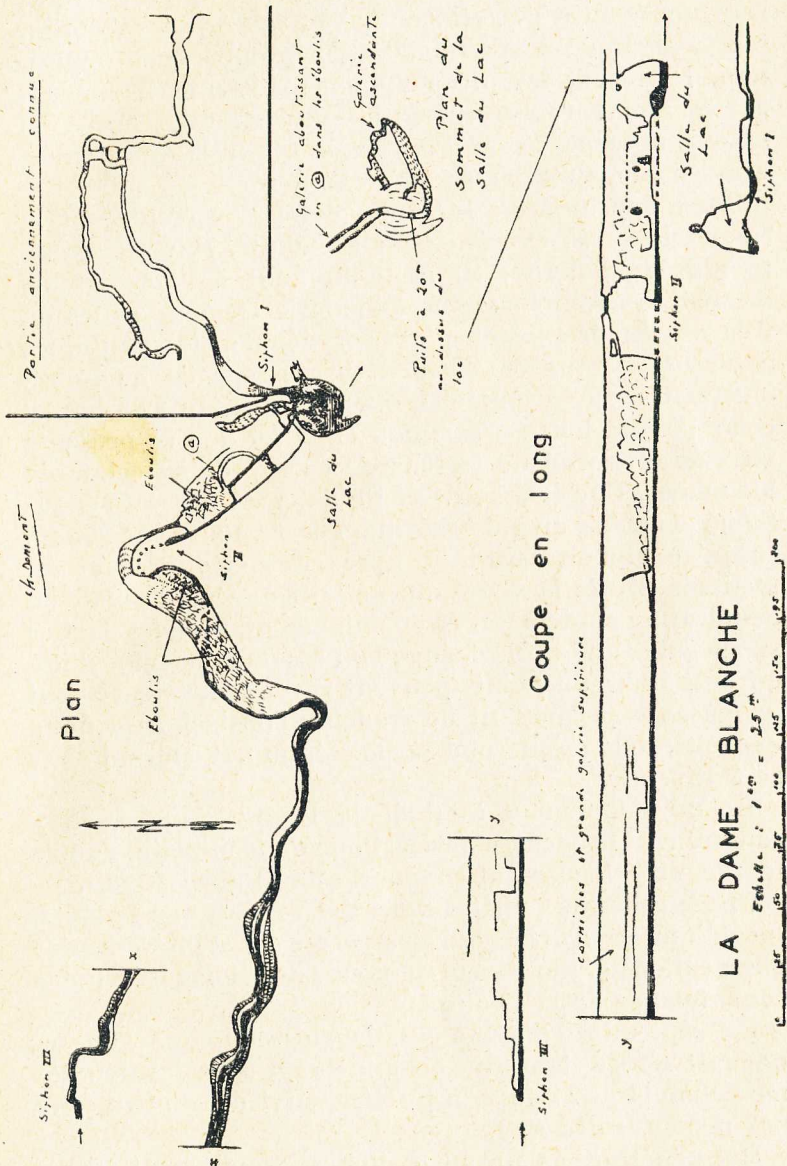
La pompe fut mise en route le vendredi 16 août à

17 h. Le dimanche 18, à 12 h. 15, l'eau de pompage fit son apparition dans la galerie d'entrée et commença à se déverser à l'extérieur. Le siphon se désamorça lundi à 20 h., et le mardi 20 août eut lieu le premier passage en équipe. Le siphon est à moitié vite et il reste 50 cm. d'air libre sous la voûte. Il est franchi à 14 h. 15. A 19 h. 30, l'équipe ressort de la grotte, ayant atteint, d'une part, le sommet de la salle du Lac par une galerie débouchant sur le vide, d'autre part, le ruisseau d'amont au-delà de deux salles d'éboulis gigantesques. L'un des participants, M. Lacroux, résuma l'impression générale en nous confiant à la sortie : « C'est de classe pyrénéenne ou Grands Causses ! ». Ceci constituait une première reconnaissance de la découverte de 1955 : la salle du Lac et la galerie d'amont jusqu'aux premiers éboulis.

Le dimanche 25 août eut lieu la grande exploration. Nous nous étions partagés en deux équipes, qui atteignirent tous les buts fixés : le passage aérien au sommet de la salle du Lac fut franchi et les éboulis d'amont rejoints par la galerie qui lui fait suite, après une traversée sensationnelle sur le vide, et le ruisseau fut remonté jusqu'à un ultime siphon qui constitue le terminus actuel de l'exploration.

Cette journée fit époque dans l'histoire de nos recherches souterraines, car jamais nous ne vîmes autant de monde ni ne disposâmes d'autant de moyens (y compris un magnétophone), et, en vérité, il se passa de grandes choses dans cette Dame Blanche qui, deux ans auparavant, était encore totalement inconnue. *La Dépêche* du 26 août publiait une coupe de la galerie ascendante vers le haut de la salle du Lac qui donne (très schématiquement) une idée de l'ensemble. Cela ressemble un peu à une théière à l'anse plus ou moins... gondolée. Mais c'est à peu près cela ! On monte par l' « anse » et l'on aboutit à ce puits vertigineux du sommet. A pic sur un vide de 20 m. au-dessus du lac, large et long de 3 m., il fut franchi sur un pont formé de deux éléments de mât et d'une échelle métallique « en marchepied ». Chaque élément fut hissé depuis le lac et jeté non sans peine et sans danger en travers du trou. Les péripéties

de l'affaire furent décrites avec suffisamment de détails dans la presse de ces jours-là pour qu'il soit nécessaire



de les faire revivre ici. Mais, de l'autre côté du puits, après un atterrissage normal sur un pont de rocher, nous

devions trouver un passage positivement « fumant », car ici, sur 8 m. environ, la galerie est, pour de bon, sans fond. Une fissure ouverte en boutonnière tout au long de cette section est par endroits assez large pour absorber proprement un corps humain. On progresse en opposition, le dos et les pieds appuyés (fortement) sur des parois malheureusement fort lisses. Au-delà, après un ressaut descendant de 5 m., la galerie, très tourmentée, ramène aux premier éboulis d'amont.

Dans l'après-midi, les deux équipes remontèrent le ruisseau. Cours extrêmement accidenté. Hauteur générale de la galerie : 25 m. d'un bout à l'autre, mais d'énormes éboulis coupent la galerie en deux salles de très vastes proportions, et des dépôts stalagmitiques obturent presque entièrement le passage en un point, obligeant à une grimpe en opposition jusqu'à un boyau concrétionné tout au sommet. C'est ici que se présente un couloir bordé de festons de calcite d'une éclatante blancheur. Une longue descente dans les derniers éboulis nous amène au ruisseau que l'on remonte sur 250 m. jusqu'au siphon terminal, après des étroitures et un abaissement de la voûte qui ne laisse guère d'espoir de pénétration au-delà par ce cheminement. Mais les parties supérieures de la galerie, que l'on escalade en opposition en de nombreux points peuvent révéler ultérieurement un passage permettant de franchir l'obstacle. En deux endroits, sous un plafond surbaissé, un net courant d'air se fait sentir.

Le développement total de la Dame Blanche, en y comprenant les deux galeries, l'une de trop-plein, l'autre fossile, antérieurement connues, atteint ainsi 1.100 m.

Plusieurs autres visites furent effectuées par la suite, jusqu'à la fin d'octobre. Elles permirent d'intéressantes observations et ajoutèrent de nouveaux éléments à notre connaissance de la Grotte.

En septembre notamment, le ruisseau, que l'on ne pouvait suivre dans son cheminement sous les deuxièmes éboulis le 25 août, a pu être suivi de part en part par nos amis des A. J.

Les pénétrations furent d'ailleurs grandement facilitées par la diminution de débit du ruisseau. Le niveau du lac se trouvait abaissé de 1 m., et dès le 10 septembre

le bassin siphonnant était à sec. L'obstacle majeur s'était résorbé. Aussi, maintes personnes, spéléologues ou non, passèrent-elles « de l'autre côté » et purent se rendre compte des dimensions exceptionnelles de la caverne.

Au début de novembre, MM. L. Grivel et Chalon virent le niveau du lac toujours à 1 m. en-dessous de son point du mois d'août, mais quelques jours plus tard les mêmes observateurs constatèrent que le lac avait considérablement « remonté ». Les eaux ne débordaient pas cependant dans le siphon, preuve de son indépendance, tant que le niveau des hautes eaux n'est pas atteint.

Ce fut là certainement la dernière visite de l'année. Les pluies d'automne étaient venues et bientôt les premiers ruissellements sur la coulée de la cascade extérieure attestaient que le siphon s'était réamorcé et que la grande caverne, redevenue inaccessible, avait retrouvé son silence et sa solitude.

3° SAINT-GÉRY.

Là aussi, de grands moyens furent mis en œuvre ! Un groupe électro-pompe de 10 CV débitant 20 m³ h. fut installé sur le batardeau de 1956, ce même batardeau qu'il avait fallu abandonner (après achèvement, fort heureusement) lorsque survint la crue de septembre de cette même année, où la rivière atteignit un débit de 300 m³ h. Elle ne donnait plus, en ce mois de septembre 1957, que 30 m³ h., auxquels s'ajoutait le volume de la laisse, estimé à 3.000 m³. L'alimentation était assurée par 600 m. de ligne en fil nu et 200 m. de câble étanche. Courant triphasé : 220/380 V. Tuyaux de 100 mm. de diamètre, aspirant sur 10 m. et refoulant sur 3 m.

Après 30 heures de pompage, le siphon livrait passage à une première équipe qui effectua une reconnaissance de 40 minutes, dans la nuit du samedi au dimanche. Une deuxième équipe passa à son tour dans la matinée et releva le plan des galeries nouvelles.

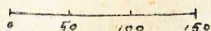
L'atmosphère était celle des grands jours en ce dimanche 8 septembre, aux abords du vieux moulin. Tentes, voitures et... affluence, favorisée (beaucoup plus qu'à la

Dame Blanche dans ses abrupts sauvages) par la facilité d'accès à la Grotte.

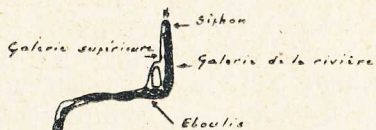
Quant à l'exploration, qu'une dizaine d'entre nous effectuait, en deux groupes séparés comme il vient d'être dit, elle est elle-même d'une exemplaire facilité et on peut déambuler en grande partie « les mains dans les poches ». Mais... le siphon ! Tout désamorcé qu'il fût, il n'en était pas moins, en raison du décollement des plaques de vase tapissante de ses parois, un abominable cloaque, où l'on ne pouvait progresser qu'en semi-reptation, pour limiter l'enfoncement, transformé en bloc de boue. Après 30 mètres de cet aimable divertissement, c'est la « galerie de métro » dont parlait L. Panassié au retour de son exploration solitaire du 6 nov. 1955. Ses dimensions sont belles et régulières : 5 à 6 m. de largeur sur 4 m. en moyenne de hauteur. On patauge dans l'eau sans profondeur, sur un sol de gravier propre et de rocher. Au bout de quelque 150 mètres, un encorbellement rocheux est dans un coude accentué vers la droite, donc vers l'Est, car c'est la direction Nord que nous avons suivie jusqu'à présent.

La rivière occupe tout le couloir et sa profondeur augmente. La galerie s'évase et s'élève et l'on arrive aux éboulis qui barrent la rivière. Ici, changement complet de décor, et la topo devient plus compliquée. Nous avons le choix entre trois galeries qui, toutes trois, reprennent la direction Nord. Si nous donnons à la première rencontrée, à gauche, dont l'orifice d'accès est au sommet d'un entassement de blocs, le n° 1 qui lui revient, nous commencerons néanmoins par décrire la troisième, qui est celle de la rivière, que nous remonterons d'abord, sur une cinquantaine de mètres. Elle passe sous un plafond bas, tellement bas à son extrémité que nous l'appellerions « voûte mouillante », si l'on n'apercevait au ras de l'eau, où l'on est déjà enfoncé jusqu'au cou, une sorte de rotonde que nous allons pouvoir atteindre plus aisément par une autre voie, la galerie n° 2. Toutes deux, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons constaté après parcours de l'une et de l'autre, n'en font qu'une, car de la deuxième, trois larges ouvertures « donnent » sur le ruisseau que nous venons de parcourir, avec un décalage

Echelle : 1 mm = 5 m



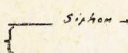
Partie explorée le
8 septembre 1957
(après reconnaissance
de L. Panassie' en
Août 1955)



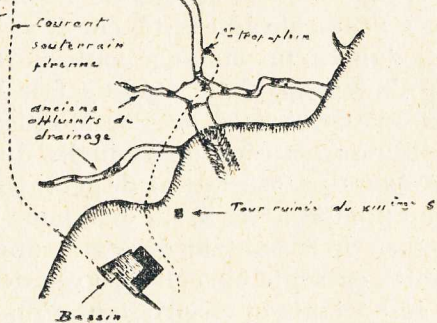
Début du siphon (comus-Panassie'
(après assèchement))

Batardrau

Partie désamorcée
du siphon
explorée le 8.9.57



Partie antérieurement
connue. D'après le
plan dressé par
MM. E.A. Martel et
Gaufillat, avec le
concours de MM.
Rupin, Lalonde et
Pons, le 12 Août 1894



PLAN D'ENSEMBLE DE LA GROTTE DE SIGÉRY

Ch. Darnaud

sur la gauche pour la galerie sèche. Celle-ci, dont l'entrée est, comme pour le couloir n° 1, surélevée dans les éboulis, est la vraie voie d'accès au nouveau siphon.

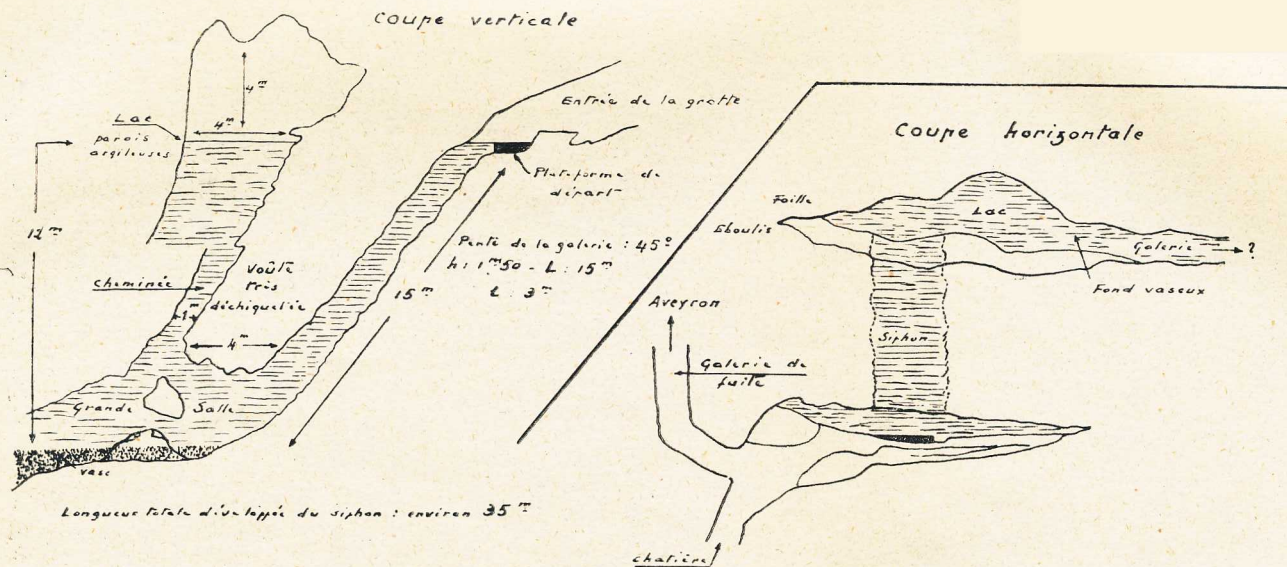
Aisée à parcourir, elle est très concrétionnée et, tout au bout, une pyramide de calcite rose et blanche, d'une grande beauté, est au bord d'une brève déclivité qui nous amène à l'eau retrouvée, devant une voûte partout noyée, celle que l'on apercevait du bout de la galerie 3. L'eau sourd de sous la roche, sur un sol propre et nu. L'ensemble est... disons : sympathique, en pensant au premier borbier.

C'est là l'obstacle qu'il nous faudra vaincre maintenant. D'audacieux projets sont à l'étude. Leur exposé ici nous entrainerait infiniment trop loin. Révétons simplement qu'il est question de pomper ce deuxième siphon, après le premier, et qu'une reconnaissance en plongée sera au préalable effectuée.

4° LE CUZOUL DES VIPÈRES.

C'est une énigme irritante, c'est bien le moins qu'on en puisse dire. D'abord, parce qu'il n'y a pas de vipères. Pourquoi ce nom ? Irritante surtout, non parce qu'elle se défend, mais parce que nous ne pouvons pas déterminer encore d'où et de quelle façon arrivent *toutes* ses eaux au fond de la cavité, car il y a là, en de certaines circonstances, un mélange embrouillé d'eaux du Causse et de l'Aveyron. Cette étude a fait l'objet d'un compte-rendu d'expériences de Ph. Montigny adressé à notre Société pour sa réunion annuelle du 22 septembre 1957.

Après un premier essai de pompage en 1954 avec une simple pompe à main, un deuxième en 1956, abandonné en raison de la hauteur des eaux, une troisième tentative fut faite en septembre 1957, avec des moyens beaucoup plus importants et en profitant d'une période tout à fait favorable. Une pompe de 120 m³ h. fut installée sur un batardeau aménagé au bord du bassin siphonnant, alimentée par une ligne de 220/380 V. franchissant l'Aveyron à la hauteur du moulin. Après 16 heures de marche, une deuxième pompe débitant 30 m³ h. fut mise en route. Leur puissance conjuguée devait abaisser le siphon de 31 cm. seulement (niveau constaté dans la matinée du dimanche 15), mais dans l'après-midi le niveau avait remonté de 3 cm. et, assez prématurément sans doute, le pompage fut arrêté.



SIPHON DU CUZOUL DES VIPÈRES

Plan de R. Destruel, d'après croquis de F. Cobos et J.C. Sabatier, après leur plongée du 20 Octobre 1957

L'affaire semblait devoir en rester là, et nous avions tous l'impression que nous ne forcerions jamais le secret des vipères. Mais, ce même automne, la solution — provisoire — vint sous la forme d'une reconnaissance directe par deux plongeurs professionnels spécialement — et très fortement — équipés, qui se mirent à notre disposition à la suite de démarches judicieusement entreprises et d'initiatives heureuses. MM. Cobos et Sabatié plongèrent le 10 octobre et, à la quatrième tentative, qu'ils effectuèrent de concert, émergèrent dans la galerie d'amenée des eaux du Causse, qu'ils suivirent sur 200 m. et qu'ils laissèrent, se prolongeant toujours devant eux dans la lumière puissante de leurs projecteurs, pour retraverser le siphon. La réussite fut donc totale. La découverte était d'importance. Mais elle posait immédiatement de nouveaux problèmes. Un coup d'œil sur la coupe du siphon, établie d'après le croquis de M. Cobos, révèle qu'il s'agit de tout autre chose que d'une simple voûte mouillante. Le passage est extrêmement délicat, étroit et dangereux, et il ne saurait être question d'y faire passer une équipe entière avec son matériel. Aussi, un plan d'attaque a-t-il été élaboré, où il est beaucoup question d'explosifs... Mais la paroi de rocher à abattre est épaisse, environ 8 m., et nous ne nous dissimulons pas que ce sera là un gros travail. Nous espérons, avec les moyens dont nous disposons et les concours qui nous ont été promis, pouvoir mener l'opération à bien.

Ainsi que l'on s'en aperçoit à la lecture de cet exposé de nos explorations de 1957, nous ne considérons rien comme « terminé » (sauf le ruisseau de Lavayssière, de toutes façons beaucoup moins important que les trois autres, que l'on peut raisonnablement estimer achevé). A la Dame Blanche, il y aura lieu de poursuivre l'investigation des galeries surélevées du ruisseau d'amont, et surtout de colorer le lac à la fluorescéine. Nous ne savons pas où ressortent ses eaux et nous regrettons fort de n'avoir pu disposer de la précieuse — et malheureusement fort chère — substance, cette année dernière. Ce sera là une expérience à faire dès que nous le pourrons.

Pour Saint-Géry et les Vipères, le matériel se prépare

et les projets mis sur pied vont recevoir incessamment un début de réalisation.

Une autre initiative, très importante elle aussi, va être faite l'été prochain. Notre Société vient de s'assurer, par location, les droits exclusifs d'exploration de l'exurgence de Thourieys. Nous comptons employer là aussi de puissants moyens, et nous espérons bien dévoiler enfin cette fois les mystères que nous cache depuis tant d'années cette vieille connaissance obstinément rebelle.

Nous avons parlé à plusieurs reprises dans ce qui précède de concours et d'appuis qui nous furent apportés dans les trois grandes explorations, car si la découverte de Lavyssière est bien une authentique « première », son ampleur ne dépassait pas celle que toute équipe spéléologique peut faire par ses propres moyens. Il n'en était pas de même pour les autres qui demandaient, en raison de leur importance et des difficultés propres à chacune, un matériel que nous n'avons pas, et parfois l'aide d'une technique spécialisée.

Nous tenons donc à souligner la part qui revient, dans ces succès, à tous ceux qui nous ont apporté leur concours, leur temps et leur dévouement, à ceux qui nous ont prêté du matériel : pompes, fils et câbles, et aux propriétaires, dont la compréhension et la bonne volonté nous ont permis de réaliser nos entreprises.

C'est aussi la plus large coopération que nous ont apporté les autorités civiles et militaires, les Ponts et Chaussées et l'E. D. F. Que tous soient ici remerciés, car, sans eux, notre œuvre n'eût été qu'en partie accomplie.

